

L'égalité rime-t-elle avec l'altérité ?

Pascale Belot-Fourcade

Je voudrais remercier d'abord Norbert Bon qui, dans un séminaire qui va d'un Autre à l'autre, d'un autre à l'Autre c.-à.-d. des analystes à un public plus large, a posé cette question de l'altérité.

Je n'irai pas par quatre chemins : cela pose la question de la possibilité de la civilisation, j'espère pouvoir vous en donner quelques preuves, mais déjà nous savons tous que nous sortons d'un siècle où le totalitarisme et les guerres ont tenté d'écraser l'autre, les « pas comme il fallait ». Il semble pourtant que les leçons qu'on aurait pu tirer de ces événements, en ce qui concerne en particulier le respect de l'altérité dans le refus du racisme, soient cantonnées au passé, au mémoriel, comme s'il s'était agi d'un simple aléa de l'histoire.

Nous sommes dans un pays qui a fondé la démocratie et la laïcité avec au fronton des mairies égalité, fraternité et liberté. Mais la science et les bouleversements technologiques sont en train de déranger nos espaces et nos temporalités et de remettre en cause les impossibles qui avaient fondé une relation entre les humains depuis des millénaires. Bien sûr les temps vont très vite, on circule de mail en mail en instantané. Les civilisations qui s'étaient fondées sur une répartition des H et des F dans les limites de la procréation se trouvent transformées par les avancées de ce que l'on appelle le progrès scientifique et les paramètres identitaires s'en trouvent déplacés, ce qui exige d'autant plus de veiller au fondement de la civilisation : le respect de l'altérité.

Alors que cette société du spectacle et des médias nous pousse à du penser rapide et à une uniformisation, à une mondialisation des comportements, prenons un petit peu le temps, et c'est ce que nous propose Norbert Bon dans ce séminaire à plusieurs voix, de reprendre nos esprits, de reconsidérer ce qui peut parfois paraître des évidences et qui pourtant sont démenties par des symptômes, par ce qui ne va pas, ce que sont amenés à décrypter les analystes au quotidien.

Le déclenchement actuel des fanatismes, des actes racistes, des manifestations d'une école en difficulté nous fait penser que « c'est quand même pas ça » et que le malaise dans la civilisation perdure. Et pour le dire un peu directement, les analystes peuvent penser qu'au fondement de ce malaise il y a le discrédit qui frappe aujourd'hui la parole et met en cause l'altérité qui est l'effet de notre aptitude au langage. On voudrait s'affranchir des lois du langage, de l'incontournable de la langue qui se déploie dans trois dimensions : celle du symbolique, qui est la fonction de représentation des mots, qui, dans la nomination et l'adresse à l'autre, permet la reconnaissance symbolique, celle de l'imaginaire qui donne accès au champ de l'identification et du désir, de l'éros, de la manière de nous aimer, d'aimer l'autre, enfin la dimension réelle, plus complexe, j'en reparlerai plus tard, Lacan l'appelle la « motérialité », qui est notre prise archaïque dans la langue.

Je vous encourage d'ailleurs à lire un livre à paraître prochainement de J.-P. Lebrun *L'Altérité est dans la langue*.

Nous sommes, nous les humains par rapport aux animaux, des êtres dénaturés par le langage (la préposition « de » signifie l'éloignement, la séparation). Nous n'avons accès à notre vivant et à nous-mêmes qu'à travers les mots et une structure de la langue qui nous impose. Notre naissance commence par un cri animal et est suivie par l'entrée dans le langage en adoptant une langue.

Et je vous ferai remarquer qu'il n'y a pas une langue mais des langues : ici commence Babel, il y a des langues en altérité mais jamais en équivalence, en égalité, il y a des superpositions de langues : les écrivains, les traducteurs ne cessent de le formuler et c'est d'une langue à une autre que se créent les malentendus qui ne cessent d'avoir écrit l'histoire, par ex. à travers les traductions de la Bible et des autres textes sacrés à l'origine, on le sait, de beaucoup de conflits.

Aujourd'hui, dans la mondialisation qui nous impose l'anglais, de nombreux quiproquos sont à l'œuvre et de façon déterminante : par ex. dans l'histoire de la science médicale, on peut citer le concept de stress dont une mauvaise utilisation est issue d'un renversement de sens.

Plus récemment même, la traduction du mot sexe en anglais dans un aller/retour France-Us et Us-France nous revient dans un grand malentendu sur la question du genre. Il faut lire à ce propos *Le Grand théâtre du genre* par M^{me} Anne-Emmanuelle Berger ; elle y démontre, étant bilingue, que la « différence des sexes » se traduit en anglais par la « différence des pratiques sexuelles », ce qui est, vous en conviendrez, un contresens. Faire l'amour se traduit en anglais par « *to have sex* », ce qui explique sans doute pour une large part la prédominance de l'idée comportementaliste chez nos voisins. Il s'ensuit des détournements de sens qui induisent la perte des concepts de différence des sexes et sexualité et qui nous mène tout droit à une théorie performative et markétinisée du genre. La théorie du genre en France nous propose plutôt des profils de poste, deux genres sans lien et sans articulation de l'altérité. Cela se fait au prix de la perte de ce qui tisse la sexualité, une certaine érotique. On est sexé et non plus sexué : quid de la sexualité ? Bien sûr, les Anglais font passer l'Eros autrement et la littérature anglaise nous le démontre. Mais nous nous trouvons en France avec des traductions rapides de « *sex* » et « *gender* » qui ne tiennent plus compte de l'intraduisible des langues entre elles.

Donc d'une langue à l'autre malentendu, quiproquos, non-recouvrement d'un sens par l'autre inscrivent la béance du sens et de l'indicible. Ce sont là énoncées les limites de l'humanité. Il y a impossibilité à globaliser les langues.

Pour le petit de l'homme, il aura à sortir de cette relation à lui-même, de la relation duelle avec la mère et les parents, du même, pour se mettre à son compte dans la langue commune : c'est le projet de l'éducation de le lancer dans l'hétérogène de la langue car la langue nous est en quelque sorte extérieure même si nous avons à en faire le tissu de nous-même, de notre pensée, de nos émotions et de nos idéaux.

Eh bien, actuellement, l'éducation ça ne va pas très bien, ça trébuche beaucoup.

Pourquoi aujourd'hui tant de « dys » : dyslexie, dysorthographe, dyspraxie, qui sont le quotidien des psychiatres, psychologues et psychanalystes. On voudrait nous faire penser aux gènes, mais c'est difficile à croire. Le Dr Bergès dans sa rencontre, avant que le mur de Berlin ne tombe, avec des enseignants russes, avait remarqué que là-bas, à l'Est, on était à 5 % de dyslexie alors que vaillamment nous atteignons 30 à 40 %. Quand j'ai commencé ma pratique on en était à 10 % ; ça fait beaucoup de mutations génétiques !

On peut se poser la question : que se permet notre civilisation à développer tant de symptômes ? On avance cela comme une question de l'autorité. Alors quid de l'autorité car ce que l'autorité démontre c'est qu'il n'y a pas d'égalité des places, qu'il y a disparité des places, on appelle cela la hiérarchie et c'est insupportable dans notre pensée démocratique égalisante. Et pourtant, l'enfant dyslexique est celui qui n'arrive pas à se décoller du même maternel pour rentrer dans l'autorité de l'autre, de la langue commune et se soumettre à son magistère.

Donc fondamentalement une langue qui est autre (c'est notre altérité commune), et une disparité des places, et quand on ne respecte pas la langue dans ses impératifs il y a des soucis. Je pourrais être encore très bavarde sur l'Éducation Nationale ; je vous fais simplement part de ma tristesse quand j'apprends que pour éviter les discriminations, une non-égalité citoyenne, on pourrait supprimer l'apprentissage du latin et du grec, et faire des misères à la langue allemande. Car ne l'oublions pas, nous sommes dans une altérité avec le latin, un peu moins avec le grec qui est pourtant une langue utilisée par les scientifiques dans leur système de dénomination et qui nous permet de comprendre les concepts de république, citoyenneté et démocratie, autant de notions qui se tissent entre les mots. Nous parlons tous le latin à notre insu et je suis triste que l'on puisse spolier nos enfants de notre bien commun, qui nous appartient tous à égalité : la langue.

Transformer une langue en un instrument calculable à qui on arracherait son histoire, est-ce qu'on peut appeler ça un délit commis contre la langue et ceux qui la parlent ? Car c'est entre les mots que se tisse notre identité. N'y a-t-il plus que les Canadiens pour manifester que notre identité est fondamentalement le français et sa manière de s'articuler aux autres langues ?

Je vous rapporterai l'histoire d'un enfant qui m'a beaucoup touchée, un enfant d'origine kabyle, qui était en difficulté entre la communauté à laquelle sa mère refusait de l'installer en raison d'un mariage forcé et l'école où il était dans un quartier essentiellement juif de Sarcelles. Cet enfant avait choisi le français pour s'en sortir, vous allez voir comment, et ce bien lire et bien écrire du français ; il écrivait donc les chèques que sa mère analphabète ne pouvait pas écrire et je lui dis de façon un peu stupide que à euro on mettait un « s ». « Alors, me dit-il, le français n'est pas le même à Sarcelles et à Paris » et son institutrice justement lettrée lui avait dit que c'était invariable.

Cet enfant qui se rapportait à la langue de façon très mature en y entendant la dimension de l'altérité me pointait qu'on ne traite pas la langue n'importe comment, car si on ne parle pas la même langue à Sarcelles et à Paris, cela a bien sûr des conséquences graves. C'est une question éminemment politique qui est qu'on ne parle pas effectivement la même langue aujourd'hui à Paris et dans les banlieues.

Pour reprendre et continuer les impératifs de la langue qui seuls peuvent nous amener à nous respecter, je dois aussi préciser que la langue n'est pas une communication : il n'y a pas 2 récepteurs à égalité, c'est une idée propagandiste. La réduction de la langue à de la communication, qui ferait croire à une possible égalité de 2 locuteurs, est le corollaire du malmenage de la parole aujourd'hui.

La langue n'est pas communication de récepteur à récepteur. Un signifiant n'est jamais égal à lui-même, il est toujours pris dans la différence. Un ex. : le texte de loi qui avait écrit Loi pour l'égalité (mot transformé après en parité), donc égalité femmes/hommes, ce n'est pas pareil que l'égalité H/F, vous l'entendez bien : un signifiant est toujours autre dans l'articulation avec d'autres signifiants qui lui donnent son sens.

Les langues ont aussi cette subtilité de nous faire comprendre que l'on dit à notre insu beaucoup plus de choses que ce que l'on pense dire, qu'un mot n'est pas toujours le même et qu'il dépend de celui qui en fait l'adresse, lui-même dans le langage et qui n'est pas non plus un simple récepteur téléphonique ; une langue joue sur les mots, une langue, nous le savons bien, n'est pas un dictionnaire et ce que nous transmettons à l'autre, si ce n'est pas un discours d'entreprise, est d'une autre épaisseur qu'une nomenclature industrielle. Il y a plutôt entre les humains une difficulté de communication qu'une facilité, et c'est ce que me disait une jeune femme qui passait sa thèse de médecine et en avait fait corriger les fautes d'orthographe : « je mets des accords partout » ; elle parlait d'elle et de ses conflits intérieurs. Dans sa volonté d'accorder elle désaccordait.

Nous savons bien la difficulté de communiquer entre amis, et encore plus entre H et F. Nous sommes en permanence dans un jeu entre les mots qui fait que la différence entre eux n'est jamais stable.

De plus nous sommes parlés par le langage (on l'a vu tout à l'heure avec cette jeune femme qui disait plus qu'elle ne pensait dire) mais nous parlons plusieurs langues. Si les langues de Babel sont dans l'altérité, c.-à.-d. non égales, non superposables, non quantifiables, nous-même nous sommes dans un polyglottisme singulier dont nous n'avons pas toujours conscience. Se mettre à son compte dans la langue, comme j'ai dit, suppose de quitter cette langue privée, intérieure que Lacan appelait la Lalangue, dont fait partie aussi l'historique de la langue. Nous sommes toujours en nous-même avec une langue, la langue de la famille, parfois plus clairement la langue d'une autre culture. Nous sommes toujours en traduction, avec ce reste, de l'intraduisible qui est au cœur même de la langue c.-à.-d. un indicible.

Antoine Compagnon, dans un livre intitulé *D'autres langues que la mienne*, pose la question de ce que serait pour quelqu'un « une langue qui est sienne », a fortiori pour un écrivain. Il propose qu'elle est peut-être « ce jargon tribal, cette langue de la fratrie que l'on parle en privé, langue ancienne résiduelle, signe de complicité ». Le créole est parfois utilisé comme langue privée par les Antillais dans les relations intimes.

Que ce soit dans le privé ou que ce soit dans le social, nous courons après une reconnaissance de nous-même qui passe par une tentative constante d'identification (qui sommes-nous ?). Du début de notre vie jusqu'au dernier jour se pose la question du « qui suis-je ? », quelle reconnaissance auprès de l'autre puis-je avoir ?

Rien à voir avec de la communication qui donnerait à égalité un objet et un autre et voudrait inscrire l'être dans une quantification. La dimension de l'identification ne se réfère pas à du même. Nous ne nous identifions pas à du même mais à un autre avec des signifiants qui sont différentiels dans un processus d'échange réciproque et croisé (la reconnaissance d'une femme par un homme et la reconnaissance d'un homme par une femme par exemple).

Ce mouvement, cette recherche de reconnaissance toujours en dés équilibre par rapport à ces autres/autres, suppose de s'adresser à d'autres qui peuvent avoir des points d'identité et des points de différence dans le jeu subtil de la métaphore et de la métonymie, et non de nous mettre de part et d'autre d'une équation mathématique d'une autre dimension. Car dès les classes élémentaires nous avons appris qu'on ne peut comparer que du même. Ce qui nous fait entendre que la volonté d'une égalité absolue peut être une uniformisation totalitaire.

Maintenant un peu de clinique pour l'explicitier : vous savez bien que deux jumeaux dont on pourrait penser que les gènes les ont faits identiques ne sont pas des mêmes, et heureusement pour eux, pour exister, pour se faire reconnaître, heureusement qu'il y a cet écart. Et entre nous, la seule personne avec qui nous ne pourrions pas vivre, c'est nous-même. Alors aller faire des H et des F des égaux, je crois que l'on ne s'entend pas et l'on ne s'écoute pas.

Autre point important : aujourd'hui, les femmes qui viennent nous consulter se plaignent plutôt qu'avec leur conjoint elles sont devenues copains ; elles préféreraient être regardées comme femmes. Dans les couples homosexuels on pourrait penser qu'on est dans du même et que là se jouerait idéalement de l'égalité : il n'en est rien bien sûr et lors de l'advenue d'enfants dans ces couples homos, égaux, il y a un vrai casse-tête déjà dans la nomination : comment nommer l'un, comment nommer l'autre ? Vous voyez, cela réapparaît dans le réel.

Freud, qui n'avait pas dans sa découverte le bagage de la langue de Lacan, en introduisant « Que veut une femme ? » avait fait advenir dans une recherche scientifique l'existence d'une autre, de ce qui n'est pas même, de ce qui n'est pas identique : les femmes. Il avait gardé l'Autre, le Continent noir, à explorer. Il avait situé le féminin et le masculin, mais c'était dans l'imaginaire. Lacan a fait ce pas décisif de situer qu'il n'y avait pas 2 sexes mais l'un et l'autre, ce qui permet, dans ce « pas de deux » entre eux de situer une non-fixité, une possible prise en compte d'un jeu différentiel entre les H et les F sans un étalonnage stabilisé, impératif forcément comme l'est toujours le calculable. Aucun couple ne se ressemble et que la loi se mêle de la répartition des tâches ménagères est quelque chose de comique ou de sous réaliste plutôt que surréaliste.

C'est pour cela que nous ne pouvons pas nous contenter du droit à la différence mais il faut considérer que ce droit à la différence ne peut se comprendre que dans le champ de l'altérité, c.-à.-d. d'en passer par l'autre pour le pratiquer, pour le formuler. Je vous rappellerai les mots de ce grand poète syrien Adonis, qui nous dit prôner l'altérité dans le sens où elle entraîne la pluralité, j'ajouterai l'hétéros, et non la ségrégation des différences. Adonis dans une interview à *Libération* le 25 avril 2015, comme François Jullien dans sa leçon inaugurale de la Chaire sur L'altérité, nous signifient que ces questions relèvent gravement de positions éthiques et politiques.

Il y a un mouvement actuel (cf. les études du CREDOC) qui veut promouvoir ce qui est appelé une égalité réelle et qui bien sûr recourt aux évaluations avec enquête sur le terrain et évaluations statistiques sur des comportements comme faire le ménage, la vaisselle, garder les enfants, ceci dans une évaluation gestionnaire du rôle et de la répartition des jouissances entre les H et les F.

De la même manière, la multiplication des lois se situe de plus en plus sur un terrain réel qui effracte la séparation privé/public, ce qui concourt à amalgamer les questions à poser dans le social et à poser dans le privé. La question de l'égalité se situe dans le social et doit être traitée de façon absolue, par ex. le droit de vote ou l'égalité des salaires ou encore l'accèsion aux postes de travail. Mais cet absolu doit-il envahir le champ du privé ?

Je vais vous demander de suivre avec moi les textes de quelques penseurs ou penseuses (la langue résiste !) aujourd'hui très médiatisées : Madame Badinter, qui dénonce aujourd'hui les dangers de la parité, a écrit en 1986 un livre qui a fait beaucoup de bruit et dont le titre se posait comme l'équation mathématique d'égalité, : *L'un est l'autre*. C'est un titre stupéfiant qui nous rend un peu stupides. J'étais moi-même étonnée qu'une philosophe aussi savante puisse faire ce forcing logique : l'un est l'autre ; comment peut-on s'y reconnaître ?

M^{me} Mossuz-Lavau, de son côté, propose dans le dictionnaire sur la sexualité qu'elle a sorti il y a un an, de résoudre la problématique de l'égalité par l'indifférenciation des sexes, soulignant que nous y allons mais qu'il y a encore quelques embûches.

Je peux rappeler aussi les théories féministes de la Queer Theory énoncées par Monique Wittig qui a fondé le MLF avant de partir aux US, n'ayant pas réussi à fonder un ordre féminin par rapport à un ordre masculin, qui avançait l'idée que pour que l'égalité se tienne, il fallait annuler le signifiant femme : l'affaire est radicale, on supprime l'Autre. Est-ce un délit, est-ce un crime commis contre l'Autre ?

De ce crime, M^{me} Badinter en avait bien tiré les conséquences : « notre cœur mutant, écrivait-elle, ne recherche plus les affres du désir, on pourrait presque dire qu'il n'en a que faire. Le modèle de la ressemblance va de concert avec l'éradication du désir ». Cela est bien dit et clair : Haro sur le désir et l'éros ! Je me pose donc la question de savoir si cette tendance vers l'annulation de la différence des sexes et des places ne serait pas le symptôme de la société actuelle et si cela ne nous conduit pas à l'étouffement de l'altérité par l'égalité, à nous confiner dans l'enfermement d'une égalisation.

Être même et égaux a des conséquences éthiques et politiques, ai-je dit plus haut, surtout aujourd'hui où de nouvelles définitions des couples s'imposent dans les mutations actuelles.

Ne devons-nous pas nous méfier de l'imposition d'un même étalonnage dans la politique d'un Un qui aboutit à l'uniforme. Souvenons-nous de la révolution culturelle maoïste qui a mis les F et les H dans le même costume, dans le même uniforme, ou du stalinisme qui a lancé les H et les F à égalité dans les travaux difficiles dans les usines dans l'idée d'accomplir un national-

socialisme. Les démocraties ont réagi par rapport à cela et ont versé beaucoup d'encre et de sang pour préserver la liberté des sujets d'être autres.

L'égalisation est une neutralisation des H et des F et de leurs échanges que l'on voudrait rendre paritaires. Cette « touthommie » ne peut que conduire à une immobilisation du désir et à une dés-érotisation, comme l'avait bien compris M^{me} Badinter, du tressage de leur rapport, dans l'écrasement nécessaire de la dimension de la langue qui ne serait plus qu'indicielle. Assisterions-nous à une nouvelle forme d'un totalitarisme plus soft qui nous proposerait la caserne de l'emploi pour tous et toutes ?

Rentrons donc dans notre sujet. Comme je vous l'ai déjà dit, il y a du fait que nous parlons une impossibilité à du même, du semblable. Je vais aborder maintenant le cœur brûlant de la question que j'ai posée : égalité rime-t-elle avec altérité ? C'est le thème de ce différend (avec un t et un d) entre les hommes et les femmes. Le terrain est dangereux. La place des femmes dans les cultures relève de la passion et aujourd'hui, dans l'actualité, nous mesurons que ce sont des guerres de religion. On n'est pas sans savoir que la manière dont on traite les femmes est une mesure de la civilisation, un indicateur de racisme.

Pourquoi les femmes sont Autres ? Elles sont l'autre de l'H alors qu'elles sont en parité dans le langage. Les femmes sont Autres de ne pas être dans l'unique définition phallique du mâle, de l'Un. En effet, si la participation à l'Un les identifie au même titre que les H dans l'humain, elles ne sont pas limitées à l'Un, elles l'excèdent comme hétéros. On peut peut-être dire qu'elles bénéficient d'un gain d'être par rapport à l'autre sexe. Et à partir du moment où on apprend aux femmes à lire, elles peuvent tout et plus !

Monique Bon avait repris pour vous des éléments du texte *Les Mamelles de Tirésias* d'Apollinaire que j'aime beaucoup citer. C'est le désastre de 1914, la chute des astres, moment où apparaît un nouveau désastre, celui des H qui perdent les pédales disait Lacan dans sa compréhension du féminisme.

« Comment faut-il que tu les nommes, disait le copain du mari, elles sont tout ce que nous sommes et cependant elles ne sont pas hommes. »

Il est certain qu'on pourrait se demander si l'égalité H/F implique que les positions subjectives respectives sont interchangeable dans le sens où chacun pourrait faire le ménage. Mais pour faire un ménage c.-à.-d. un couple, il faut pouvoir continuer à se demander quelque chose, à se donner quelque chose qui n'est pas du même.

Les femmes n'ont pas été sans démontrer tout au long des siècles qu'elles existaient comme autres en disant « ça ne va pas », en introduisant une dimension autre en prenant leur autorité de l'intime. Elles n'ont pas été sans jouer un rôle dans l'intime, dans le champ du désir et de l'Eros. Lysistrata monte la grève du sexe par rapport à ces idiots qui partent à la guerre et dilapident tous les biens. Les Précieuses ont montré que par la galanterie et le travail de la lettre on faisait sortir l'H de sa barbarie phallique dans la reconnaissance d'un éros féminin.

Cette dimension n'est pas absente aujourd'hui des couples que nous rencontrons.

J'ai voulu dans un premier temps restaurer que les femmes ont toujours existé comme autres et qu'elles n'étaient pas sans pouvoir, même s'il y a eu des insuffisances qu'il est bon de corriger, et une à une nous ne sommes pas sans une certaine responsabilité pour faire valoir cet espace où Lacan nous annonce que c'est une grande chance d'être une femme parmi les autres et de révéler qu'il n'est pas vrai que la castration domine tout.

J'y ajouterai un petit clin d'œil à des personnes avec qui je travaille à Nancy qui regrettaient que l'on parlât des Grands Hommes et que l'on avait écrasé les grandes femmes (vous voyez que dans le langage ce n'est pas facile) et comme l'historienne Michelle Perrot qui a travaillé avec Duby à *L'Histoire des femmes en Occident*, je voudrais faire valoir qu'elles ont fait le lit des civilisations et rappeler leur grandeur dans des espaces plus intimes. N'oublions pas par ex. Mère Courage de Brecht.

Dans tout ça, que nous dit la clinique ? Que l'égalité aujourd'hui semble prendre le pas sur l'altérité, et que les différents acteurs sociaux tendent à promouvoir un discours égalitaire aux dépens de la reconnaissance et de la prise en compte de l'altérité.

La clinique viennoise avait révélé l'oppression de l'éducation et d'une éducation sexiste. Freud a par ailleurs montré que l'hystérie ne cessait de dire « ça ne va pas » en s'opposant aux maîtres. L'hystérie fait à la fois marcher la société en reconnaissant un maître qu'elle met en cause et constitue une résistance aux injonctions d'un pouvoir unique. Son traitement consiste à faire valoir pour elle son altérité et non son équivalence.

A-t-on guéri l'hystérie ? Je ne le crois pas, elle semble avoir pris une autre forme. Y a-t-il aujourd'hui moins de symptômes ? Je ne le crois pas du tout. On a plutôt aujourd'hui des symptômes de masse qu'il s'agit peut-être de décrypter autrement que par les abus du patriarcat.

Un des axes de ce décryptage en serait l'injonction à être semblables, mêmes, dans des récusations de la disparité peut-être plus difficiles à traiter et dans la difficulté à faire valoir pour les femmes de l'altérité.

Cette injonction sociale qui voudrait les définir hors et dans la suppression de l'appui de l'autre et de l'adresse qu'elles peuvent faire à l'Autre de l'autre sexe (la science vient de permettre que dans la procréation on ne soit plus obligé d'en passer par l'autre sexe) aura-t-elle des répercussions sur la féminité ? En révélant une féminité qui peut se dire d'elle-même ou au contraire en occasionnant paradoxalement des féminités en souffrance ? Je vous parlerai par exemple de ces cohortes d'anorexiques que l'on voit monter aujourd'hui sur la scène et que le politique croit pouvoir endiguer par la sanction. La clinique de la famille manifeste aussi les impasses d'une homogénéisation des places des parents, d'une uniformisation des sexes et d'une contestation égalitaire des autorités.

Je le répète : la balance de la parité n'est pas comptable c.-à.-d. qu'on ne peut calculer les jouissances. Les analystes le savent, ils travaillent au cas par cas dans ce respect. N'y a-t-il pas un risque pour les femmes d'être côte à côte comme des partenaires sociaux, d'être alors ou dans l'indifférence ou face à face comme des adversaires dans une même « touthomme » qui n'apaise pas la guerre des sexes bien au contraire, dans une déliaison assurée ou dans une violence en retour des hommes. Comme dit Coluche, « on est tous égaux, mais certains sont plus égaux que d'autres ». L'homme, je vous l'ai déjà dit, est bridé par son fantasme qui n'est d'ailleurs pas le même pour tous et, comme le souligne Lacan dans *L'étourdit*, en prenant les mots de Fenouillard, « passées les bornes, il y a la limite pour lui ».

Les dames ont beaucoup plus de liberté, elles ne sont pas égales dans la liberté ; elles y croient, elles peuvent s'y passionner car elles ne sont pas bridées comme l'H par leur fantasme, le refoulement et la nécessité de faire semblable. Pour l'H il y a du semblable, du modèle. Les femmes se souhaitent toutes différentes. Le choix de leur apparence le démontre toujours. Nous voyons aussi que dans l'émigration généralisée de notre société, la liberté des jeunes femmes est bien plus grande que celle de leurs frères, n'ayant pas à soutenir pour mettre en place leur identité la transmission paternelle, elles se trouvent beaucoup plus libres de réussir. Cela expliquerait aussi une certaine virulence à l'égard du patriarcat.

Mais quel est le prix de cette liberté et de l'injonction à l'égalité ? Solitude et esseulement en sont souvent le prix. Après avoir suivi une carrière sans faute, elles peuvent nous dire : « je suis libre comme je le voulais et j'ai réussi comme il fallait mais aujourd'hui tellement seule et insatisfaite ». Elles accourent au moment où l'horloge biologique a trop tourné pour avoir l'enfant de la dernière chance ; c'est pas toujours gagné !

Je vais reprendre enfin un sujet clinique que j'ai beaucoup travaillé : celui des anorexies boulimies, qui dans le refus de l'étayage par le Un, sont prises par une passion que je dis « politique », de s'affranchir du réel sexuel, et tentent une féminité qui pourrait se passer de l'autre, qui ne devrait rien à l'autre, ce qui les met à ne vouloir être qu'un esprit dans un corps totalement dés-érotisé, qui les mène parfois dans un « affamement » que vous entendrez de deux manières, dans un dépérissement, à entendre aussi, vers une issue fatale. Les chiffres sont inquiétants : plus de 10 % des jeunes filles passent à l'adolescence dans un trajet anorexique, 1 % en meurt, c'est beaucoup !

On pourrait aussi mentionner les différentes formes d'addictions, dont nos sociétés ne sont pas avares, qui, dans l'uniformisation de la jouissance du toxique, constituent autant d'échappées à l'assujettissement à l'Autre du langage et de moyens d'abolition de la prise en compte de l'altérité. Ce serait en soi l'objet d'un autre topo.

Pour en finir avec cette énumération, je parlerai d'une clinique dont nous traitons à Nancy : l'évolution très forte d'une délinquance au féminin. Effectivement dans une vision paritaire, la masculinité et la féminité devenant des panoplies interchangeables et animées dans le défi d'en remonter par rapport aux principes moraux dans lesquels on a pu essayer de les éduquer ou dans la faillite des éducations aussi, elles se manifestent légitimement en miroir dans des actes délinquants.

Mais il faut peut-être reconnaître que ces actes parfois bruyants et démonstratifs sont fort bien accueillis par notre société : je parle en particulier de ces véritables héroïnes actuelles que sont certaines auteures comme Virginie Despentes, Nelly Arcan, Marcela Iacub, de façon un peu différente Nancy Huston qui, elle, semble avoir profité d'un passage chez un analyste lacanien. Lisez *Reflets dans un œil d'homme* de cette auteure qui en revient un peu d'avoir outrepassé les limites en se lâchant dans la toxicomanie, la prostitution et l'errance globale. On peut être lecteur complice de ces biographies, mais on peut aussi y lire une féminité en souffrance. La société n'aurait-elle pas quelque responsabilité de ne pas entendre la fragilité identitaire de ces femmes ?

Pour conclure, il nous faut donc apprendre sans relâche ou complaisance à mener de front beaucoup d'égalité et un grand respect de l'altérité.